

Télérama'

Authentique document inestimable, *Mary Prince* est tiré de *The History of Mary Prince* (1831), un récit autobiographique d'une esclave antillaise anglophone. Mary raconte les traitements cruels qu'elle endure : vente, séparation de sa famille, fouet et coups quotidiens, continuelles humiliations. Le destin l'amène à Londres où elle devient immédiatement libre et apprend à écrire. Son récit est empreint de dignité et d'une résistance intérieure étonnante. Souria Adèle, seule en scène dans une robe fleurie, appuyée sur une canne, livre ce texte avec une dignité qui en fait ressortir l'émotion. La mise en scène et les éclairages d'Alex Descas sont sobres et font converger tous les regards sur la personne de Mary. Un spectacle d'une grande valeur historique (il n'existe pas de tels textes dans les colonies francophones), audacieux et émouvant.

Sylviane Bernard-Gresh

18 octobre 2014

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi



MARY PRINCE

Elle émerge de l'ombre, grande, grave, vêtue d'une longue robe chamarée, et parle : *"ce que mes yeux ont vu, je pense qu'il est de mon devoir de le raconter..."*.

Le texte est authentique. Il date de 1831. Il a été dicté par Mary Prince, la première esclave qui a témoigné sur sa condition. On n'en trouve pas d'équivalent en français.

Mary Prince est née aux Bermudes, colonie britannique, a été vendue comme esclave dès l'âge de 12ans, a atterri en Floride, puis à Porto Rico, puis en Angleterre... Ce qu'elle raconte est effroyable. Les scènes d'adieux, les coeurs déchirés, la cruauté des maîtres, l'oppression jour après jour, les corvées à n'en plus finir, les chatiments à coups de rigoise - *"une longue lanière de cuirs torsadés que les maîtres affectionnent beaucoup"*-, le sadisme triomphant, les années de labeur exténuant. Elle dit simplement les faits, donne les noms, les lieux, les dates.

Au début, on se dit que, non, on ne va pas supporter jusqu'au bout de voir ainsi, debout, appuyée sur une canne, Souria Adèle nous livrer ce récit à la première personne si nu, si proche, sans effets (la mise en scene d'Alex Descas est d'une implacable sobriété). Mais, très vite, nous voilà captivés, cette voix nous fascine, et aussi chacun de ses rares mouvements, la tête qui se penche, un geste de la main, et même ses silences.

Jean-Luc PORQUET .

A la Manufacture des Abbesses à Paris

Le 17 décembre 2014



#3

La Plume pour témoigner

Souria Adèle est née en Algérie de parents martiniquais. Quand elle se lance dans la comédie, la jeune femme est terriblement déçue par la médiocrité des rares rôles qu'on lui offre. Puisqu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, elle décide de prendre la plume. Résultat : un premier spectacle, seule en scène, *Marie-Thérèse Barnabé, Négresse de France*. Avec ce personnage haut en couleur, Souria Adèle témoigne, non sans humour, de la vie d'une femme noire en France, des années 60 à nos jours. En prenant soin de délivrer une critique acerbe et drôle des rôles stéréotypés proposés aux comédiennes noires. Plus tard, Souria découvre un ouvrage rarissime *The history of Mary Prince*, autobiographie d'une esclave des Bermudes, premier récit sur cette condition, écrit par une femme, paru en Grande-Bretagne en 1831. La comédienne décide d'adapter ce texte unique au théâtre pour mettre en lumière les souffrances, résiliences et résistances de ces femmes et hommes réduits en esclavage. « Cette lecture m'a bouleversée. C'est le premier témoignage d'esclave que je lisais. J'ai compris à quel point les fictions sur ce sujet étaient souvent édulcorées ou fantasmées. En réalité, personne n'a idée de ce qu'est l'esclavage. D'autant que, dans le monde francophone, on ne dispose d'aucune parole de cette qualité, hormis des notes de procès ! »

En effet, si les protestants du monde anglophone apprenaient aux esclaves à lire la Bible (leur donnant, de fait, accès à la lecture), ce n'était pas admis chez nous. « Si la France a autant de mal à intégrer l'esclavage dans le récit national, c'est aussi parce que nous manquons de tels témoignages. C'est une ineptie de vouloir parler de racisme sans parler de ce crime puisque la *racialisation* naît, justement, à cette époque. Mary Prince parle pour toutes les Mary Prince guadeloupéennes, martiniquaises, réunionnaises et guyanaises dont on n'a pas les récits. C'est très important pour les adolescents de découvrir cette histoire écrite à la première personne, qui prend aux tripes et humanise les victimes de l'esclavage. La Caraïbe y gagne une autre profondeur. » L.S.

LE TEMPS N'EFFACE PAS LES SOUVENIRS

DEVOIR DE MEMOIRE

M A G A Z I N E

L'ODYSSÉE SILENCIEUSE DE MARY PRINCE

Mise en scène par Alex Descas, Souria Adèle porte le premier témoignage d'une esclave sur sa condition. Minimaliste et toute en pudeur, sa Mary Prince rappelle avec délicatesse un pan de l'histoire absent des scènes françaises.

Par Anaïs Heluin

Une ombre parmi les ombres. Mais une ombre debout, bien droite. Un corps presque détaché de parole qui en émane : celle de Mary Prince, née aux Bermudes en 1788 et affranchie en Angleterre en 1828. Mise en scène par Alex Descas, la comédienne martiniquaise Souria Adèle porte avec pudeur et minimalisme ce premier témoignage d'esclave Noire, publié en 1831 sous le titre de The History of Mary Prince. A West Indian Slave Narrative. Proféré à mi-voix, ce texte qui joua un grand rôle dans la prise de conscience des Anglais des réalités de l'esclavage dans leurs colonies des Caraïbes est d'autant plus fort qu'il n'est plus du tout à fait celui d'une esclave. Il est celui d'un être à la liberté précaire, auquel chacun peut s'identifier.

Une parole dans le vide

Souria Adèle a le don de passer du rire aux larmes. Avant Mary Prince, elle interprétait son double caricatural, Marie-Thérèse Barnabé, comédienne martiniquaise, cantonnée en France à des rôles d'aide-soignante ou de femme de ménage, aux formes aussi généreuses que son humour noir. Le verbe rieur et la démarche énergique, elle était toute légèreté et truculence. L'entrée en parole tragique et en immobilité de Souria Adèle peut alors surprendre ; comme le témoignage brut de Mary Prince, cette métamorphose dit en fait mieux que n'importe quel discours la fragilité du rire, fut-il de résistance.

Marie-Thérèse Barnabé, Nègresse de France et Mary Prince sont un peu les deux faces de Souria Adèle. Celle qui fait le clown même quand le cœur pèse et l'autre, la solitaire, qui passe en revue les restes d'un passé esclavagiste dont la comédienne déplore l'absence

sur les scènes françaises. Dans Mary Prince, pas de trace de l'excentrique Marie-Thérèse. La scène nue et la pénombre mettent en avant l'isolement de la proie qui se déploie sur scène. Mais Souria Adèle a horreur du pathos; loin de s'ériger en barrage entre elle et le spectateur, son sérieux presque austère est une invitation au voyage. A travers temps et espaces.

Épiphanies d'hier et d'aujourd'hui

Régulièrement interrompu par de courts moments d'obscurité totale, le récit de Souria Adèle est une succession d'épiphanies. Mary Prince y apparaît en figure atemporelle, concentrée sur le récit des différentes étapes de son calvaire. Conçue par Agnès Godard, une lumière changeante accompagne avec subtilité tous les travaux et voyages forcés de la narratrice. Ses années d'esclavage domestique aux Bermudes. Sa vie de travailleuse des îles Turques-et-Caïques, où elle est envoyée en 1806 et dont elle s'attarde longuement à décrire la violence quotidienne. Les cloques et autres blessures causées par l'eau des marais salins, surtout. Et toujours, la cruauté des maîtres.

Les apparitions suivantes nous transportent à Antigua, où Mary Prince rencontre son futur mari et rejoint l'Eglise morave. Puis en Angleterre. Là, aidée par l'avocat abolitionniste Thomas Pringle, elle milite pour obtenir sa libération et dicte à une militante le témoignage auquel Souria Adèle a redonné chair. Car sa Mary Prince a beau être épiphanique et immobile, elle n'en est pas moins vivante. D'une vie qui hélas n'est pas que d'hier.



L'échappée belle de Souria Adele

Après *Marie-Thérèse, négresse de France*, Souria Adele continue d'explorer la vie de personnage au vécu intense.

La comédienne a choisi d'interpréter la vie de Mary Prince dans un monologue mis en scène par le comédien Alex Descas. C'est l'un des rares témoignages sur la vie d'une esclave noire qui nous sont parvenus. Grâce à son interprétation intense, on suit le parcours tumultueux d'une femme privée de liberté, des Antilles jusqu'à sa révolte et son ultime évasion en 1828 en Angleterre. Un texte au cordeau, une comédienne rare, tout est réuni pour passer un moment de qualité au théâtre. – DOLORES BAKELA

Jusqu'à samedi soir à la manufacture à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron XVIIIe . 19h, de 13 à 24€

SPECTACLES

Mary Prince

Manufacture des Abbesses - Paris XVIIIe

Du 29 janvier 2014 au 22 mars 2014.

[Voir le plan](#)

Pièces de théâtre

De Mary Prince. Mise en scène Alex Descas. Avec Souria Adele.

La comédienne martiniquaise Souria Adele interprète le témoignage émouvant de Mary Prince, premier récit d'une esclave sur sa condition. Seule en scène, elle s'imprègne de ce texte à l'état brut dans une mise en scène épurée qui met en valeur la puissance de ce témoignage. Née aux Bermudes, vendue dès l'âge de 12 ans, Mary Prince dépeint cet enfer avec puissance. Torturée, battue, brimée, elle trouvera dans son malheur l'amour d'un mari qu'elle ne retrouvera jamais une fois affranchie en Angleterre. L'esclavage : crime contre l'humanité, tel est le devoir de mémoire que s'est donné Alex Descas, bien connu du grand écran, qui présente ici sa première mise en scène.

Avec Relaxnews

 [Donnez votre avis](#)

Plus féminine du cerveau que du capiton Causette

C

LE CABINET DE CURIOSITÉ

CARAÏBES – XVIII^E-XIX^E SIÈCLE

MARY PRINCE ESCLAVE REBELLE

Des Bermudes à l'Angleterre, Mary Prince a connu les coups de fouet, de cravache, le travail qui harasse, les insultes, l'humiliation. Ballottée d'un "boucher" à l'autre, l'esclave antillaise n'a pourtant jamais plié. En 1831, elle prend la parole dans un livre témoignage bouleversant et demande à être affranchie. L'acte est aussi scandaleux que courageux.

Dans les salons anglais du xix^e siècle, on se soucie peu de l'origine du sucre que l'on glisse dans le thé, du tabac que l'on fume, du coton que l'on porte. Ce que les Britanniques voient des colonies, c'est l'incroyable développement des ports du royaume et les produits exotiques sur les étals. On préfère ne pas songer à l'envers honteux de cette richesse: l'esclavage. De l'autre côté de l'Atlantique, les esclaves travaillent comme des forçats dans les plantations et dans les maisons des colons. Considérés comme des *chattels* («biens meubles»), ils sont moins bien traités que les animaux.

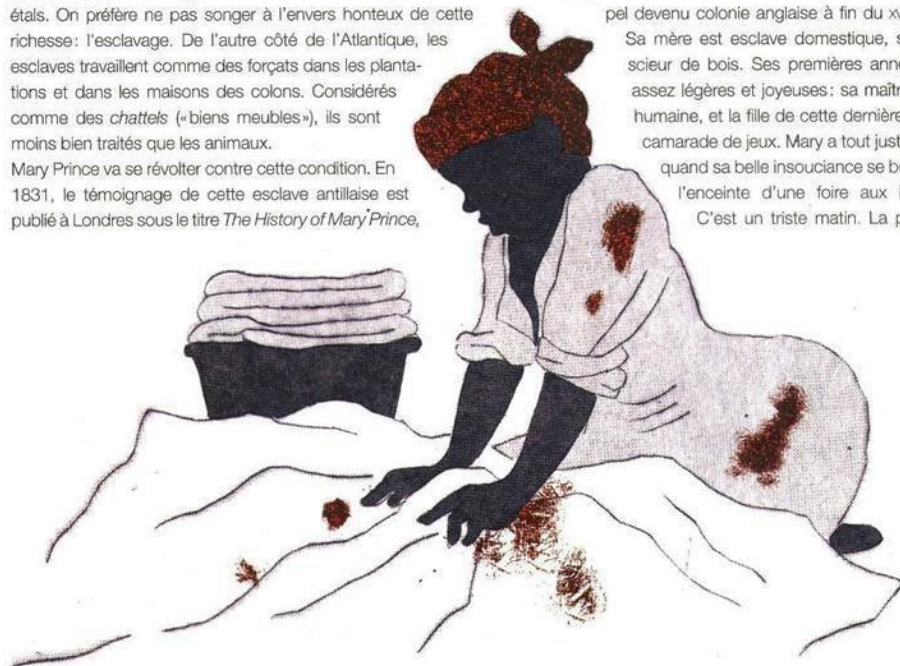
Mary Prince va se révolter contre cette condition. En 1831, le témoignage de cette esclave antillaise est publié à Londres sous le titre *The History of Mary Prince*,

a West Indian Slave (les *West Indies* sont les «Indes occidentales», ce qui désigne les Caraïbes). Sa sortie fait grand bruit. C'est la première fois qu'une femme noire «signe¹» une autobiographie en Angleterre.

Mary Prince est née en 1788 aux Bermudes, cet archipel devenu colonie anglaise à fin du xvi^e siècle.

Sa mère est esclave domestique, son père scieur de bois. Ses premières années sont assez légères et joyeuses: sa maîtresse est humaine, et la fille de cette dernière est une camarade de jeux. Mary a tout juste 12 ans quand sa belle insouciance se brise dans l'enceinte d'une foire aux bestiaux.

C'est un triste matin. La petite est



pas vaincu, Pringle engage Mary comme domestique et publie son témoignage en 1831 – elle a alors 43 ans.

«Ce fut Mary Prince la première qui suggéra l'idée d'écrire son histoire. Elle souhaitait, disait-elle, que les bonnes gens d'Angleterre pussent apprendre de la bouche d'une esclave les sentiments et les souffrances d'une esclave», explique Pringle dans la préface.

Le récit a été recueilli, puis élagué pour «ôter redondances et fautes grossières de grammaire», mais «aucun fait d'importance n'a été coupé» et les dires de sa protégée ont été vérifiés. Malgré ces précautions, critiques et scepticisme accompagnent la sortie du livre. On crie au scandale: Mary est une marionnette, son récit est un tissu de mensonges, la violence décrite est si extrême qu'elle ne peut être vraie...

À l'époque, le débat fait rage entre les abolitionnistes et leurs opposants. L'Angleterre a interdit la traite – le commerce – des esclaves depuis une ving-

taine d'années, mais pas l'esclavage lui-même. Et la société est profondément divisée sur cette question. Pringle veut faire de ce témoignage choc un outil politique. Écoutez ce vibrant plaidoyer de Mary, dans lequel il faut reconnaître aussi la «patte» du mouvement abolitionniste: «Ils veulent nous voir travailler, travailler, travailler, nuit et jour,

malades ou bien portants, jusqu'à épuisement total. Et nous ne devons pas dire ce que nous pensons ni regarder de travers, même s'ils nous traitent avec une très grande cruauté.

[...] C'est ça l'esclavage! Je le dis pour que les Anglais sachent la vérité

“Est-ce qu'un seul des nombreux passants qui nous regardaient d'un air si indifférent pensait à la souffrance qui tordait le cœur de cette négresse et de ses jeunes enfants?”

et j'espère qu'ils ne cesseront jamais de prier Dieu et d'en appeler à grands cris au puissant roi de l'Angleterre, pour que tous les pauvres Noirs soient affranchis et l'esclavage aboli à tout jamais.»

L'esclavage sera aboli en 1833 au Royaume-Uni (en 1848 en France). L'histoire ne dit pas si Mary Prince a pu retourner dans ses Caraïbes en femme libre. Mais la voix puissante de celle qui, par sa naissance, était condamnée au silence et à la soumission résonne toujours, plus de deux siècles plus tard.

Élodie BERTHAUD - Illustrations : Camille BESSE

1. L'autobiographie ne fut pas écrite par Mary. Le récit fut dicté à l'une de ses connaissances anglaises, comme le précise la préface dès la première édition.

POUR ALLER PLUS LOIN

- **La Véritable Histoire de Mary Prince, esclave antillaise**, traduit de l'anglais par Monique Baile. Récit commenté par Daniel Maragnès. Éd. Albin Michel, 140 pages.
- **L'Abolition de l'esclavage. Cinq siècles de combat XVI^e-XX^e siècle**, par Nelly Schmidt. Éd. Fayard, 418 pages.



emmenée avec deux de ses sœurs au marché. Leur chère maîtresse est décédée, elles doivent être vendues. *«Ma mère nous a fait mettre en rang contre une grande maison, dos au mur et les bras croisés sur la poitrine.»* Mary est examinée, touchée *«de la même façon qu'un boucher quand il veut acheter un veau ou un agneau»* et *«adjugée au plus offrant»*. Pour quelques livres, le capitaine I. achète la gamine. Adieu ses sœurs, sa mère, la maison de son enfance.

Dans les salines sous un soleil brûlant

Pour le capitaine et sa famille, elle fait la lessive, le pain, nettoie la laine et le coton, lave les sols, cuisine, traite les vaches, s'occupe des enfants... *«Ma besogne n'en finissait pas...»* Elle subit toutes

sortes de sévices: les coups de lanière en cuir sur la peau nue, les coups de poing, de botte. Brutalisée pour tout et n'importe quoi. Souvent *«jusqu'à ce qu'[elle] ne puisse plus tenir debout»*. Une violence gratuite, absolue, qui anéantit son corps et son âme. *«Je désirais mourir plus que jamais»*, confie-t-elle.

Mary passe plus de cinq ans en enfer avant d'être vendue à un nouveau propriétaire, un autre *«boucher»*. À 17 ans, elle embarque pour les îles Turques, archipel des Antilles situé à quatre semaines en bateau des Bermudes. Cette fois, c'est dans les marais salants qu'elle trime du matin au soir, sous un soleil brûlant. *«Du fait de rester tant d'heures debout dans l'eau salée, nous avions les pieds et les jambes pleins de terribles furoncles qui parfois creusaient la chair jusqu'à l'os...»* Les coups des maîtres et de leurs sbires rendent plus insupportable encore le labeur.

Elle restera plus de dix ans prisonnière de cet *«endroit terrible et cruel»*, comme elle le décrit. Puis tombera entre les mains de M. et Mme Wood, qui l'emmèneront à Antigua, une île proche de la Guadeloupe. Mary est leur bonne à tout faire et leur souffre-douleur. En cachette, elle parvient tout de même à goûter à la liberté. Elle commence à fréquenter assidument une église protestante – la religion ne quittera dès lors plus sa vie. Et se marie en 1826 avec un Noir affranchi.

Londres, le temps de la révolte

Des années plus tard, le couple Wood décide de retourner en Angleterre en embarquant l'esclave dans ses bagages. Ses maîtres se montrent toujours aussi âpres. Mais le temps de l'impunité

Sur les planches

C'est un pari risqué, une idée courageuse. Adapter le récit de Mary Prince au théâtre. Seule en scène, dans un décor minimaliste, Souria Adèle incarne l'esclave antillaise. L'actrice, de sa voix claire et profonde, parvient à embarquer le spectateur dans cette triste odyssée. On saisit la force de Mary. La pièce souligne avec justesse son incroyable ténacité, sa résilience stupéfiante. Elle parvient aussi à donner un visage à cette femme dont on ne connaît pas les traits: aucune image ni aucune description d'elle n'est en effet parvenue jusqu'à nous.

Mary Prince, avec Souria Adèle. Mise en scène d'Alex Descas. Jusqu'au 22 mars. Manufacture des Abbesses, à Paris.

est révolu. Lasse des mauvais traitements, Mary quitte les Wood après treize années de loyaux services. Car l'Antillaise le sait: sur le continent, elle est une femme libre.

En ce début du ^{xx}e siècle, les plus récentes décisions de justice ont en effet confirmé que lorsqu'un esclave pose un pied en Angleterre il est automatiquement affranchi. Alors que l'esclavage a toujours cours dans les colonies. La pauvre servante n'ignore pas ce paradoxe qui va la plonger dans une situation inextricable: Mary veut rejoindre son mari, à Antigua, et un retour aux Antilles signifie un retour à la servitude. Une seule solution s'offre à elle: acheter sa liberté à M. Wood. Un bras de fer s'engage. Dans cette bataille, Mary est aidée par l'Anti-Slavery Society, une organisation influente qui milite pour l'abolition de l'esclavage. Thomas Pringle, son secrétaire, s'acharne à défendre la cause de l'Antillaise auprès de son propriétaire: il va jusqu'à proposer une belle somme d'argent contre son affranchissement. Intraitable, Wood refuse. Dépité mais





Souria Adele décoche des mots simples et justes, aiguisés comme des flèches, qui viennent blesser nos cœurs et, dans la brèche ouverte, y faire germer la mémoire des esclaves.

Des tréfonds de l'obscurité Mary Prince s'avance. Sa voix pénétrante troue les ténèbres où nous sommes plongés. Et les traits de son visage peu à peu se dessinent, en clair-obscur, à la lumière vacillante de cette vérité souvent occultée voire reniée.

La comédienne Souria Adèle s'empare d'un témoignage historique unique. Née esclave aux Bermudes, Mary Prince est vendue à l'âge de

douze ans. « Ballottée » de maître en maître, d'île en île, revendue ou louée, elle s'affranchit enfin en Angleterre. Encouragée son avocat abolitionniste, Thomas Pringle, elle livre son autobiographie. Editée, celle-ci constitue un témoignage clé dans le combat pour l'abolition de l'esclavage des colonies britanniques.

Dans ce récit poignant, l'esclave raconte l'enfer vécu. Les violences atroces subies au quotidien, les sévices et tortures infligés à ses compagnons d'infortune, considérés comme des bêtes de somme. A ceux qui osent encore prétendre que les noirs sont « heureux » dans l'esclavage, elle révèle avec courage et indignation la réalité quotidienne de ce crime contre l'humanité.

Le témoignage nous atteint d'autant plus profondément qu'il est raconté avec une rare pudeur, une retenue, une gravité dénuée de pathos et d'auto apitoiement. Le jeu et la mise en scène, minimalistes, sont dépourvus d'artefacts qui en atténueraient la force. Les faits parlent d'eux-mêmes. La comédienne, humblement transmet ; son récit nous appartient.

Pourtant, le personnage qu'elle compose s'impose et bouleverse. Cette retenue confère au personnage dignité et grandeur d'âme. Sa voix forte et pleine rayonne de cette autorité du vécu. Debout, avec aplomb, le regard droit, avec pour seule assistance une béquille, témoin de ses traumatismes physiques, elle raconte sans faillir, courageuse jusqu'à la fin. Son allure soignée, son élégance et sa tenue, sa grande robe à fleur d'époque, la beauté de son visage ; tout concourt à faire naître un sentiment d'amour, mêlé de respect et d'admiration.

L'indignation et la révolte qui naît dans le cœur du public n'en sont que plus vives. La consternation, l'effarement devant le spectacle ces êtres humains tortionnaires n'en sont que plus authentiques. Après le choc infligé, l'urgence est au recueillement et à l'échange de paroles. Le travail de mémoire est engagé.

Derrière l'aspect brut du témoignage, une mise en scène très subtile donc. On pourra s'exclamer : « vraiment bien joué ! »

Jeanne Rolland



Critiques / Théâtre

Par Gilles Costaz

Mary Prince d'après "Récit d'une esclave antillaise"

Le Temps des colonies



Effrayant témoignage, mais fondamental pour l'Histoire, que celui de Mary Prince, femme de couleur utilisée et vendue comme esclave dans les colonies britanniques, qui parvint à publier son autobiographie à Londres en 1831. Écrit dans une langue très simple, le livre de Mary Prince conte la destinée d'une femme exploitée aux Antilles, sans cesse battue, humiliée, privée de sa mère et de sa famille, échangée, reprise, affectée à des travaux incessants qui ruinent sa santé. On lui refuse l'émancipation alors qu'elle a réuni les conditions financières et juridiques pour l'obtenir. Son mariage avec un esclave ne change rien.

La soumission et la domination sont trop ancrées dans le système pour qu'elles soient contestées par tous ceux qui en souffrent. Mary, elle, parvient, tardivement, à se faire entendre, à partir du moment où elle est transférée des Bermudes à Londres. Grâce à sa rencontre avec la Société contre l'esclavage, elle parvient à s'exprimer, à bénéficier de traitements plus humains et de la liberté, à mener un combat politique modeste et à conter sa vie à une personne qui prend fidèlement ses confessions en note. L'ouvrage paraît, fait hurler, mais la vérité est là : les esclaves sont

parfois moins bien traités que des animaux, ils ne sont pas regardés comme des êtres humains, et leurs maîtres sont des bourreaux impunis et sûrs de leurs bons droits.

L'actrice Souria Adèle conte cette vie de souffrance, d'une voix douce, sans colère, dans la blessure intérieure. Dans sa robe stricte, dont l'élégance sévère est celle des sociétés protestantes (elle fait beaucoup confiance à Dieu, Mary, et doit une part de sa résistance à sa foi nourrie aux sermons d'une église dissidente), elle semble parler comme depuis une estampe ancienne, d'où la vérité, longtemps étouffée, surgit enfin, mais lentement, progressivement. Et l'on ne sait plus qui souffre à présent : ce personnage, si vrai, ou nous-mêmes, honteux d'une telle ignominie perpétrée par nos civilisations. La mise en scène d'Alex Descas cadre cette confession dans une extrême sobriété. Pas d'effets, rien que des mots qui mettent fin au silence et au mensonge, dans l'interprétation impitoyablement douce de Souria Adèle.

Mary Prince d'après « L'Histoire de Mary Prince, Récit d'une esclave antillaise » de Mary Prince, traduction et adaptation d'Emma Sudour et Souria Adèle, mise en scène d'Alex Decas, décor de Denis Renault, lumière d'Agnès Godard, costume de Catherine LAIRARD.

Manufacture des Abbesses, tél. : 01 42 33 42 03, 19h du mercredi au samedi, jusqu'au 22 mars.
(Durée : 1 h 05).



MARY PRINCE

Manufacture des Abesses (Paris) janvier 2014

Monologue dramatique écrit et interprété par Souria Adele dans une mise en scène de Alex Descas.

Le récit autobiographique de Mary Prince, esclave, fille de parents esclaves, née en 1788 dans l'archipel des Bermudes devenue colonie anglaise où se pratiquait l'esclavage dès le début du 17ème siècle, constitue un témoignage terrible et terrifiant.

Elle a survécu grâce à la foi et à sa venue au Royaume-Uni où son histoire sera publiée en 1831, deux ans avant l'abolition de l'esclavage par le parlement anglais, sous le titre "The History of Mary Prince, a West Indian Slave. Related by Herself".

Comédienne originaire de la Martinique, Souria Adèle s'est totalement investie dans ce projet d'adaptation scénique au plus près du texte original, qu'elle signe avec Emma Sudour, pour donner voix à son terrible destin dans le cadre d'un théâtre mémoriel qui rappelle que la terre des Bermudes, comme celle des îles des Caraïbes, avant de devenir un paradis fiscal pour milliardaire et une destination touristique de rêve, a été irriguée du sang et des larmes des esclaves.

De plus, alors que l'esclavage a été mondialement officiellement et juridiquement aboli, dans un monde gangrené par la marchandisation et la barbarie, ce douloureux chapitre de l'Histoire de l'Humanité connaît des résurgences contemporaines avec le trafic d'êtres humains et les révélations récurrentes de cas d'esclavage moderne au point où, en France, une loi votée en 2013 a dû rappeler l'interdiction de l'esclavage, la servitude et le travail forcé en les qualifiant d'infractions pénales.

Le destin de Mary Prince est atroce. Car si ce n'est ses premières années où elle servait de compagne de jeux aux enfants d'un "bon" maître, son sort n'est pas de celui d'un personnel domestique pléthorique de maisons de planteurs bienveillants tel que parfois véhiculé par la littérature romanesque.

Parce qu'il ne s'agit pas simplement d'un statut qui constitue un crime contre l'humanité. Parce qu'elle est considérée comme une marchandise achetée, vendue, louée, troquée au gré de la mauvaise fortune ou des investissements de ses propriétaires successifs. Parce qu'elle est exploitée pour sa force de travail jusqu'à l'épuisement pis qu'une bête de somme.

Parce que de surcroît, "de boucher en boucher", elle est rouée de coups pour la moindre peccadille. Parce qu'à la maltraitance quotidienne s'ajoutent de véritables actes de torture et de barbarie perpétrés par des maitres, et des maitresses car les femmes ne sont pas en reste, psychopathes qui peuvent assouvir leurs pulsions meurtrières à bon compte et en toute impunité.

Ni harangue politique ni auto-apitoiement larmoyant, la parole de Mary Prince est d'une intensité dramatique poignante parce que factuelle et sans pathos, presque distanciée, elle expose une réalité insoutenable.

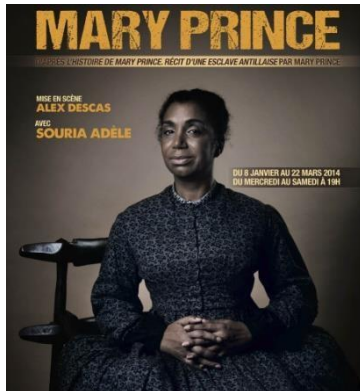
Sous la direction de Alex Descas et les seules lumières crépusculaires de Agnès Godard, sans effets de jeu qui seraient hors de propos, la partition est sublimée par Souria Adèle qui la dispense idéalement sans incarnation naturaliste ni déploration.

France-Antilles

Vendredi 21 février 2014

Mary Prince sur la scène de la Manufacture aux Abbesses

Souria Adèle est Mary Prince



Sur une scène nue, Mary Prince (incarnée par Souria Adèle), une femme vêtue d'une longue robe, témoigne de sa vie d'esclave aux Antilles. Cette pièce de théâtre, mise en scène par le comédien Alex Descas, est tirée du premier récit autobiographique d'une esclave d'Antigua sur sa condition. Le texte a été écrit en 1831, avant l'abolition anglaise. Née aux Bermudes à la fin du XVIII^e siècle, vendue à l'âge de douze ans, Mary Prince est ballottée de maître en maître, d'île en île, jusqu'à Antigua. Puis elle suit son dernier propriétaire en Angleterre où elle demande son affranchissement. Mary Prince est immédiatement libérée sur le sol du Royaume Uni de Grande-Bretagne où l'esclavage n'existe pas. Mais elle doit encore se battre pour retrouver son mari aux Antilles sans

retourner à sa condition d'esclave...

Dans ce décor vide, la comédienne se livre à « une danse immobile, un solo effroyable », pour reprendre les mots du metteur en scène, afin de restituer son parcours et son combat.

Mary Prince dépeint avec humanité le quotidien d'une esclave de maison, d'une esclave

dans une saline ou encore celui des esclaves dans les champs de canne. Et le spectateur ressent l'enfer de vivre sous le joug de maîtres tout-puissants, capables, au gré de leurs

caprices, de battre, tuer, abuser, torturer...



Emma Suddour a traduit le récit à la demande de Souria Adèle qui en faisait déjà des lectures publiques. Souria a ensuite adapté le texte. Sacré virage pour cette comédienne originaire de Martinique que l'on connaît pour son combat pour l'enseignement du créole dans l'Hexagone et pour sa comédie « Marie-Thérèse Barnabé, négresse de France ». Sacré virage aussi pour le comédien Alex Descas dont c'est la

première mise en scène. Avec Mary Prince, Descas et Adèle offrent au public parisien d'entendre une voix que l'on croyait condamnée au silence. Une voix qui témoigne d'un crime contre l'humanité dont l'écho aujourd'hui demeure parfois trop abstrait chez nos contemporains. Cette pièce contribue à lui donner du corps, si meurtir soit-il !

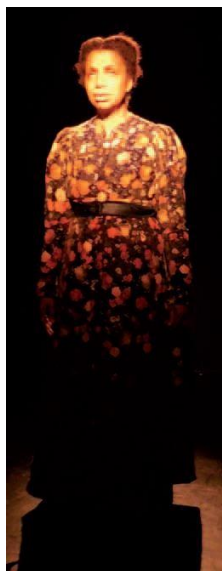
FXG, à

Paris

Mary Prince, à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, Paris 18, du mercredi au samedi à 19 heures, jusqu'au 22 mars. Tel: 01.42.33.42.03

Témoignage et spectacle

Mary Prince est à la fois un spectacle et un témoignage documentaire, sur l'esclavage au XIX^e siècle, alors qu'il existait encore dans les colonies anglaises mais pas sur le sol de la Grande-Bretagne. Mary Prince naît sans doute au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles d'une femme elle-même esclave.



Elle et ses soeurs sont vendues à des propriétaires différents quand elle a douze ans, comme on disperserait les meubles d'une demeure. Mariée à un ancien esclave affranchi, elle ne peut vivre avec lui, car, seules les personnes libres ont le droit de convoler. Elle passe de propriétaires en propriétaires jusqu'à ce que l'un d'entre eux qui refuse obstinément qu'elle puisse racheter sa liberté — l'emmène en Angleterre. Là, elle entame des démarches pour pouvoir rejoindre son mari sans redevenir esclave...

C'est ce témoignage, publié en 1831 (l'esclavage sera aboli dans les colonies anglaises en 1834) par le secrétaire de la Société contre l'esclavage, qui est ici adapté à la scène.

Le jeu de la comédienne, en spectacle solo, est impressionnant ! D'une sobriété radicale — elle est debout en robe d'époque et appuyée sur sa canne, un des travaux auxquels elle a été contrainte

l'ayant rendue impotente —, il fait passer toutes les émotions avec force.

Spécialement la sensation que ces personnes réputées être des meubles avaient une

sensibilité tout à fait normale et que les multiples séparations dues aux ventes constituaient autant de crucifixions.

Mary Prince, d'après *L'Histoire de Mary Prince, récit d'une esclave antillaise*, par Mary Prince. Jusqu'au 22 mars, du mercredi au samedi (19h) à la Manufacture des abbesses, 7, rue Véron, 75018 Paris, Tél. : 01.42.33.42.03, manufacturedesabbesses.com.



THÉÂTRE

L'histoire de Mary Prince... Pour ne jamais oublier que l'esclavage est un crime contre l'humanité

"Mary Prince", La Manufacture des Abbesses, Paris

Pour la première fois, une esclave antillaise raconte ce qu'elle a vécu. Avec sobriété et truculence, Souria Adèle devient Mary Prince qui livra, en 1831, un témoignage de grande valeur sur l'esclavage, crime contre l'humanité, avant même que son abolition ne soit promulguée.



Une grande femme, dans une longue robe noire à fleurs, est sur scène. Elle raconte comme un livre ouvert son histoire avec une voix légèrement profonde et caverneuse. Il y a dans ce

récit un mélange de narration et de vécu, de subjectivité et d'objectivité, de transposition historique et d'émotions sobres. Aucune rancœur, aucune amertume, juste le constat accablant d'une esclave, juste le constat tu et presque oublié d'un chapitre de l'histoire de l'humanité, celui de l'esclavage. C'est par l'une de ses victimes nombreuses, battues, violées moralement et physiquement, à savoir Mary Prince, qu'une

plume s'est levée pour dénoncer le fouet, que son âme s'est élevée pour dénoncer l'infâme.

Mary Prince est la première esclave à avoir racontée, en 1831, le récit de sa vie. D'abord esclave domestique, elle a été vendue plusieurs fois à différents maîtres sur les terres britanniques. En dépit d'un de ses maîtres, elle s'est mariée avec un affranchi. Courageuse, révoltée, ayant toujours eu, malgré les épreuves, un goût revendiqué pour la liberté - car "elle est douce" -, elle incarne une voix qui ne se tait pas devant un crime contre l'humanité... que les dramaturges ou metteurs en scène font très peu entendre.

© DR.



C'est ce pari, ce défi courageux que Souria Adèle a décidé de relever dans une actualité où remugles et miasmes extrémistes, homophobes ou racistes, s'étalent, de façon trop récurrente, à la une des journaux.

La lumière apparaît sur scène et on découvre la présence de Mary Prince, femme aux traits légèrement fatigués, la voix calme, posée dans un débit où les mots semblent pesés et choisis. Souria Adèle a une présence sur scène qui donne au personnage une truculence dans sa narration. La robe, comme celle d'une servante, est un peu trop ample, un peu trop vieillotte.

Le danger d'un récit-monologue est d'être monotone mais cet écueil a été évité. Pas de cabotinage, pas de sur-jeu. Tout est sobre. Le jeu de la comédienne est au plus proche d'un réalisme qui campe le personnage de Mary Prince, devenue à la fois témoin et victime d'un drame, sans devenir pour autant porte-voix de tous les esclaves. Elle garde une dignité dans ses propos et son attitude. Elle raconte juste.

À notre connaissance, l'histoire et la parole d'une esclave n'ont jamais été présentées sur une scène de théâtre.

Très peu de pièces sur le sujet existent même si des études, des livres et des films ont été faits. Le théâtre a peu fait cas de ce crime contre l'humanité. C'est ce grand manque que vient combler Souria Adèle.

Elle est là, martelant et caressant à la fois les mots dans sa narration. Ils sont dits avec un débit où tout semble posé, réfléchi. Rien n'est bousculé, dit à la va vite. Souria Adèle incarne des mots qu'elle dit sans rancœur et sans rancune. La voix est claire et distincte, et déroule une belle élocution. Elle est la voix d'une double Histoire, subjective qui se fait l'écho d'une souffrance et d'une humiliation

vécue au jour le jour, et historique, celle d'hommes et de femmes, parce que noirs, considérés par une société blanche comme de la sous-animalité.

Le séquençage des scènes est bien découpé. La dramaturgie respecte une cohérence et une montée en puissance dans le récit. Mary Prince est au départ dans l'obscurité, puis l'éclairage découpe une forme, une robe, une présence sans que le visage n'apparaisse. C'est la voix des oubliés, des écrasés, des sans noms, des sans visages et des opprimés qui s'exprime.

Il a fallu attendre 2014 pour entendre cela... pas trop tôt !

"Mary Prince"



©
DR.

D'après "L'histoire de Mary Prince, récit d'une esclave antillaise" par Mary Prince.

Traduction et adaptation : Emma Sudour et Souria Adèle. Mise en scène : Alex Descas.

Avec : Souria Adèle.

Lumières : Agnès

Godard. Décors : Denis

Renault. Costume :

Charlotte David. Durée :

1 h 10.

Du 8 janvier au 22 mars

2014. Du mercredi au samedi à 19 h.

La Manufacture des Abbesses, Paris 18e, 01 42 33 42 03.

>> manufacturedesabbesses.com

Safidin Alouache

Mercredi 26 Février 2014

Chez

GANGOUEUS

Mes lectures cosmopolites souvent, mes opinions parfois...

Souria Adèle est Mary Prince



Souria Adele porte très bien son prénom. Adeptes du « one-woman-show », est une humoriste radieuse qui a toujours la pétote. Aussi, quand j'ai vu qu'elle était à l'affiche de la pièce *Mary Prince* et surtout lorsque j'ai pris connaissance du sujet du spectacle, ma curiosité n'en a été que plus stimulée. Comment la joyeuse saltimbanque allait interpréter la narration lourde, grave de **Mary Prince**, qui fut jadis esclave aux Bermudes, affranchie en Angleterre et se battant pour repartir vivre dans son île avec un nouveau statut ? Le combat de *Mary Prince* a été parmi ceux qui ont fait basculer l'opinion des britanniques sur cette question « lointaine » de l'esclavage dans leurs colonies et Souria Adèle a choisi de le faire revivre.

Elle est droite, le port altier sans pour autant se laisser à une quelconque suffisance et arrogance en portant les mots de *Mary Prince*. Elle est cette femme dont l'histoire racontée devant un tribunal de Londres évoque une souffrance, des souffrances. La sienne. Celles des autres. Douleur de celles et ceux qui furent, dans les Amériques et dans les Caraïbes, réduits au seul statut d'objet dont les maîtres usent, dont les maîtres abusent, dont les maîtres disposent et dont les maîtres se débarrassent. Souria ne sourit pas. Elle contrôle son émotion que l'on pense percevoir quand elle décrit les sévices, les coups, la flagellation d'une esclave travailleuse qui aura commis l'erreur de laisser échapper de ses mains, un vase. Enceinte, elle est suspendue à un arbre et frappée par un maître colérique à l'aide d'une rigoise. La narration se fait au travers d'une mise en scène minimaliste. Très peu de mouvements. Un éclairage. Variant comme pour donner une lumière différente en fonction du propos, du lieu décrit, de la plantation théâtre de la douleur et de la vie, de l'épisode conté. La parole suffit. Souria l'incarne magnifiquement.

Cette intériorité longtemps niée, *Mary Prince* choisit comme peu, à son époque, de la rendre audible. Déjà à Londres. Aujourd'hui aux Abbesses. Malgré une surface de réception toujours aussi fermée. En témoigne, la difficulté pour la compagnie « Man Lala » de trouver un théâtre. *Mary Prince* est une esclave de maison. Excepté un épisode long dans lequel elle travaille dans les salines d'une île voisine. Si son parcours permet toucher la

condition singulière des domestiques de maison, l'instruction progressive qu'acquiert Mary Prince avec les frères Moraves lui permet aussi de rapporter les conditions exécrables de vie des esclaves des champs. L'esclavage c'est l'impossibilité d'avoir une quelconque forme de construction de l'individu. Toute organisation, démarche structurée est orientée pour la satisfaction du maître. La narration de Mary Prince décrit cet état de fait, ce système. Qui a lu le code noir, même s'il s'agit des Antilles britanniques a, là, l'occasion de saisir l'application effroyable de ce système sur l'individu dont, même l'affranchissement est le fait du bon vouloir du Maître. Un des points marquants de cette mise en scène minimaliste et ô combien efficace est la rupture matérialisée par l'extinction des feux. Le changement de plantation. Une vente. Des séparations. Une redéfinition permanente. Une difficulté à s'attacher. A quoi bon. Subrepticement on perçoit une forme de pensée et d'organisation de l'individu pour survivre à ce modèle humaniste. Oui, disons-le, ce système perdure au moment où Mary Prince plaide pour retourner vivre libre sur son île natale, condition qui lui est permise à Londres, mais que lui interdisent ses « Maîtres ».

Un dernier point sur ce monologue magnifique de Souria Adèle est la dimension spirituelle qui permet à l'esclave que fut Mary Prince, de trouver de nouvelles connexions et surtout d'avoir un meilleur regard sur sa condition de femme, d'humaine à part entière. C'est disons tout le paradoxe d'un christianisme dévoyé et détourné de son message originel à des fins mercantiles et d'assujettissement par les sociétés esclavagistes. La référence à la notion de liberté évoquée par Mary Prince (dans le passage Jean 8 : 31-32) semble soutenir le moteur de son désir de témoigner...

Encore une fois, Souria Adèle est saisissante dans ce rôle. Une prestation qui parle d'une mémoire, d'une histoire de l'Europe et des Amériques qu'il serait de bon aloi de s'approprier, de reconnaître pour avancer ensemble.

Mary Prince

Adaptation et interprétation de Souria Adèle

Mise en scène d'[Alex Descas](#)

[Théâtre des Manufactures des Abbesses](#), 7 rue Véron, Paris 18ème arrondissement,

01 42 33 42 03

Jusqu'au

22 Mars

2014

Le témoignage édifiant de l'esclave Mary Prince adapté au théâtre par Souria Adèle

Par Léia Santacroce

Publié le 09/01/2014 | 13:20, mis à jour le 09/01/2014 | 14:11

On ne recense aucun témoignage d'esclave dans la Caraïbe francophone. En revanche, on les compte par centaines dans le monde anglo-saxon. L'un des plus emblématiques est le récit autobiographique de Mary Prince. L'actrice martiniquaise Souria Adèle l'interprète au théâtre jusqu'au 22 mars à Paris.



© SOURIA ADELE Affiche de "Mary Prince", la nouvelle pièce de l'actrice martiniquaise Souria Adèle

"J'ai été esclave, j'ai ressenti ce que ressent une esclave et je sais ce qu'une esclave sait." Ce sont les mots de Mary Prince, une esclave née aux Bermudes en 1778. Un récit brut de décoffrage que l'actrice martiniquaise [Souria Adèle](#) a adapté au théâtre. La première représentation avait lieu mercredi soir à la [Manufacture des Abbesses](#) (Paris 18e).

Un monologue édifiant

Seule en scène, immobile, Souria Adèle incarne Mary Prince, bien loin de son personnage comique de [Marie-Thérèse Barnabé](#). De sa voix grave, l'actrice fixe son public et raconte l'histoire de cette esclave à la première personne. Trimballée des Bermudes à Antigua en passant par les îles Turques au nord de la Caraïbe, c'est en Angleterre que Mary Prince publie son témoignage en 1831, soit deux ans avant l'abolition de l'esclavage dans l'empire britannique. Ses propos sont recueillis l'avocat Thomas Pringle, membre de la Société contre l'esclavage. Elle l'avait sollicité pour la défendre contre des maîtres qui s'opposaient à ce qu'elle rachète sa liberté.



© LS Souria Adèle interprète l'esclave britannique Mary Prince

Le récit de Mary Prince est sans ambages. Comme lorsqu'elle décrit le moment où elle a été vendue sur le marché, à 12 ans : *"on m'examinait et on me palpait comme un boucher qui va acheter un mouton ou un agneau"*. Viennent les scènes de maltraitance, les coups de [rigoise](#), les heures passées à travailler et les furoncles aux pieds. *"Je suis convaincue que personne en Angleterre ne savait ce qui se passait là-bas, dans ces îles atroces."*

Un témoignage rare en France

Le travail de l'actrice Souria Adèle est d'autant plus marquant que de tels témoignages n'existent pas dans la Caraïbe francophone. En revanche, [des centaines de récits d'esclaves](#) ont été publiés au Royaume-Uni ou aux Etats-Unis. A l'instar de *Twelve years a slave*, l'histoire de l'esclave américain Solomon Northup, récemment [portée à l'écran](#).

La vie de Mary Prince a bouleversé Chantal, une spectatrice d'origine martiniquaise. A l'issue de la représentation, elle s'exclame : *"J'ai failli partir au milieu... c'était trop dur à entendre... Quelle performance ! Si le bouquin existe, je vais l'acheter."* Le livre a été publié en anglais sous le titre *The history of Mary Prince. A West Indian Slave Narrative*, avant d'être traduit en français en l'an 2000. Pour son spectacle, Souria Adèle s'est appuyée sur une nouvelle traduction.

L'actrice martiniquaise se produit à Paris jusqu'au 22 mars. Elle a bon espoir de pouvoir jouer son spectacle en Martinique et en Guadeloupe dans les mois à venir.

Infos pratiques

Mary Prince, spectacle mis en scène par Alex Descas, avec Souria Adèle

Du 8 janvier au 22 mars 2014, du mercredi au samedi à 19h

[Théâtre de la Manufacture des Abbesses](#), 7 rue Véron, Paris

18e Réservations : manufacturedesabbses.com/

01.42.33.42.03



Mary Prince

Manufacture des Abbesses - Paris

Dès 14

ans



Du 08/01/2014 au 22/03/2014

Jusqu'au 22 mars. Tarif LAMUSE, 10€. Un vibrant témoignage sur l'esclavage, à partager avec les jeunes dès 14 ans.

"J'ai été esclave, j'ai ressenti ce que ressent une esclave et je sais ce qu'une esclave sait." C'est ainsi que Mary Prince introduit son récit, un témoignage fort et très émouvant. Ce récit, dicté par Mary Prince, a été publié en Angleterre en 1831.

Il est ici donné au public, sans fioriture. Souria Adèle, seule en scène, debout, sans décor, restitue la vie de cette femme noire, née dans les Antilles Britanniques, en 1778. Achetée, vendue, louée à différents maîtres, maltraitée, battue, torturée, emprisonnée, on a le cœur chaviré de tant de souffrances.

Aucun élément théâtral ne vient édulcorer la force de ce témoignage. La parole occupe tout l'espace. Seule la lumière varie, ainsi elle s'intensifie à partir du moment où cette jeune femme courageuse relève la tête et décide de lutter pour conserver sa dignité, jusqu'à la conquête de sa liberté.

« Il est si bon d'être libre ». Durée 1h05.

TARIF LAMUSE : Tarif unique 10€.

A condition de réserver, avant de venir, par tel : 01 42 33 42 03, en indiquant LAMUSE;

Mary Prince a été publié en 1831 à Londres, sous le titre de The History of Mary Prince. A West Indian Slave Narrative.

Ce récit a été très utile à toutes les associations qui militaient pour l'abolition de l'esclavage.

L'esclavage a été aboli en 1834 dans les colonies anglaises et en 1848 dans les colonies françaises.

Traduction et adaptation, Emma Suddour et Souria

Adèle. Mise en scène Alex Descas.

Avec Souria Adèle.

12 - 15 ans



Isabelle d'Erceville Journaliste de formation et mère de 4 grands enfants. Tête chercheuse de bonnes idées !

THÉÂTRE

Mary Prince



26 janv. 2014 — *Mary Prince*, d'après « *The History of Mary Prince, A West Indian Slave Narrative* » par elle-même (1831, Londres). Mise en scène d'Alex Descas. Avec Souria Adèle (Mary Prince). À la Manufacture des Abbesses*. Jusqu'au 22 mars 2014. 60'.

Magistrale interprétation de cette histoire de Mary Prince par une Souria Adèle émouvante et criante de vérité dans ce rôle pour lequel, sans maquillage et dans une robe longue très 18^e, elle n'a pas beaucoup à se forcer pour faire passer le message de Mary. Une fillette a la très « *mauvaise idée* » de naître au 18^e siècle, dans une colonie britannique, aux Bermudes, dans la peau d'une noire et dès l'âge de 12 ans, elle va être louée, vendue, mise aux enchères, battue, violente et passer ainsi de maître en maître à la faveur des caprices et des besoins des uns et des autres.

C'est à la faveur d'un voyage en Angleterre avec son maître que Mary Prince va connaître la liberté et rencontrer un avocat abolitionniste, Thomas Pringle, à l'occasion de sa procédure d'affranchissement et qui la soutiendra dans son idée d'écrire son histoire. Elle souhaitait, écrit Me Pringle dans la préface de la première édition de l'ouvrage paru en 1831, que « *les bonnes gens d'Angleterre puissent apprendre de la bouche d'une esclave les sentiments et les souffrances d'une esclave* ».

Ce récit est d'une modernité effrayante, nous dit Souria Adèle qui confie que plus elle le lit, plus il le « *ramène à la réalité de tant de personnes qui vivent ce que l'on appelle l'esclavage moderne* ». ■ (A.A.)

* Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, Paris-18^e, M^o Abbesses. Jusqu'au 22 mars 2014, du mer. au sam. à 19h00. 24 €, 13€ pour les seniors, chômeurs et étudiants. Rés.: 01 42 34 42 03 ou sur fnac.com.



Mary Prince : le témoignage d'une esclave

9 janvier 2014

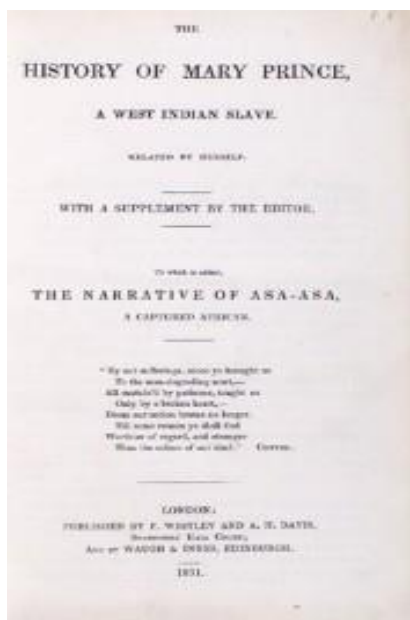
—Par Selim Lander —



Mary Prince, née « vers 1788 » dans l'archipel des Bermudes, a été esclave jusqu'en 1833, date de l'abolition de l'esclavage par la Grande-Bretagne. Elle a laissé sur la condition servile un témoignage dont il n'existe pas l'équivalent en français. Les hasards de son existence l'avaient conduite à Londres où, après maintes tribulations, elle fut recueillie par Thomas Pringle, le secrétaire de la société anti-esclavagiste. C'est dans la maison de ce dernier qu'elle a dicté son récit, publié en 1831 sous le

titre *The History of Mary Prince, a West Indian Slave*, ouvrage qui a connu deux rééditions la première année et n'a pas peu contribué à populariser la cause abolitionniste. Mary Prince raconte dans une langue sans fioriture mais avec peut-être d'autant plus d'éloquence les horreurs de l'esclavage. Elle le fait avec la naïveté d'un être simple, qui ne demande qu'à aimer et être aimé, qui a adhéré avec enthousiasme au christianisme, mais dont le destin a voulu que, après une enfance heureusement épargnée, elle tombe sur une série de maîtres vindicatifs et

cruels. Les châtiments réservés aux esclaves étaient réputés plus durs dans les colonies anglaises que dans les colonies françaises (voir par exemple là-dessus le Père Labat). Le témoignage de Mary Prince révèle qu'ils étaient abominables, que les maîtres – certains maîtres – perdaient toute retenue et prenaient un plaisir proprement sadique à martyriser leurs esclaves. La pouvoir absolu corrompt absolument : le comportement de certains propriétaires d'esclaves ne vérifie que trop bien, hélas, cette maxime.



Deux représentants de la diaspora martiniquaise à Paris se sont saisis de ce texte : Souria Adèle interprète Mary debout en position frontale du début à la fin. Seules variations : quelques pauses, Prince dans une mise en scène d'Alex Descas. La mise en scène, comme le décor de Denis Renault, sont minimalistes. Encadrée par deux rideaux blancs en entonnoir ouvert vers le public, la comédienne restera dans le noir, avec un accompagnement musical, à l'issue desquelles la comédienne fait quelques pas en avant pour se rapprocher davantage du public.

Elle est, pour le reste, constamment figée en dehors de quelques mouvements de tête vers les côtés. Une grande robe, à l'ancienne, très belle, la rend encore plus hiératique. Cette attitude sied bien, en fait, à la gravité d'un discours dépourvu de la moindre note d'humour (il est vrai que le sujet, un plaidoyer pour l'abolition, ne s'y prêtait pas). Ce dispositif, on ne peut plus simple, mais renforcé par les belles lumières d'Agnès Godard, se montre d'emblée efficace : nous sommes saisis, touchés par ce personnage qui reste, tout du long, d'une concentration, d'une dignité admirables. C'est une comédienne qui parle, bien sûr, et Diderot nous a suffisamment avertis qu'un bon comédien devait être aussi peu sensible que possible, mais il y a plus ici que du jeu. L'empathie entre l'interprète et son personnage est patente. Et l'on ne peut pas croire que le fait que la comédienne soit elle-même descendante d'esclaves antillais soit pour rien dans l'émotion particulière qu'elle fait passer. Même les quelques moments où, en cette soirée de première à laquelle nous avons assisté, elle écorche quelque peu son texte, ne nuisent pas à l'atmosphère de recueillement qui s'instaure sur le plateau et dans la salle.

Maintenant, fallait-il adopter un parti aussi radical dans cette mise en scène ? On se prenait en effet à penser que, vu l'absence de jeu, ou sa réduction à la plus simple expression, une simple lecture aurait pu produire le même résultat. La progression par étapes de la comédienne vers l'avant-scène ne suffit pas à créer une progression... dramatique. Nous montons très vite jusqu'à un climax au-delà duquel on ne peut que redescendre. Cela étant, la tension reste jusqu'au bout et l'attention ne se relâche pas un instant.

À la Manufacture des Abesses, 7 rue Véron, Paris 18° jusqu'au 22 mars 2014.

CE QUI EST REMARQUABLE... un regard sur la culture

p

op

le blog de laurence caron-
spokojny

samedi, 11 janvier
2014

The History of Mary Prince. A west indian Slave Narrative.

Mary Prince se tient là, droite et fière, sur la scène de la Manufacture des Abbesses, elle raconte son histoire. En 1831, le récit de Mary Prince fut le premier témoignage écrit avant l'abolition de l'esclavage qui fut prononcée le 27 avril 1848 par ces mots

: *«Le sol de France affranchit l'esclave qui le touche»*. Puis, très tardivement, en mai 2001, l'esclavage est reconnu comme crime contre l'humanité par une loi initiée par Christiane Taubira.



Sobre et juste, la parole de Mary Prince passe par la volonté et la voix de Souria Adèle selon une mise en scène encore plus sobre d'Alex Descas. Aucune fioriture, aucun artifice, il s'agit ici d'écouter le témoignage rare d'une esclave noire, la douleur et la violence sont dites. Mary Prince lorsqu'elle dicte son récit souhaite que : « les bonnes gens d'Angleterre puissent apprendre de sa bouche les sentiments et les souffrances d'une esclave... ». La comédienne se fond dans son personnage, l'acte n'est pas anodin ; Souria Adèle est originaire de la Martinique, en souhaitant composer son propre arbre généalogique, elle constate qu'« il y a des vides qu'on ne peut pas remplir ». Toujours d'actualité, la discrimination, le racisme et l'antisémitisme restent la honte de l'humanité ; au regard de l'actualité, des piqûres de rappel s'avèrent plus que nécessaires.

« Mary Prince » à la Manufacture des Abbesses est à voir et à écouter avec la plus grande attention.

Comme le dit, si justement, Souria Adèle, cette histoire est «*d'une modernité effrayante*».

Laurence Caron-
Spokojny



Le CRAN invite le public à aller voir le nouveau spectacle de Souria Adèle sur Mary Prince, esclave bermudienne.

(14-02-2014)

Sa voix est grave, elle est debout, vaille que vaille, s'appuyant sur sa canne. Va-t-elle vaciller ? Mary Prince, presque immobile, est là, évoquant son histoire. Vendue à l'âge de douze ans, battue, fouettée, torturée, des Bermudes jusqu'au Royaume-Uni en passant par Antigua. Sa famille dispersée à tous vents, les maîtres et leurs supplices, le dur labeur encore et encore, les salines brûlant la peau et les yeux, la peur, la douleur, l'humiliation, Mary Prince sait ce que peu de personnes savent-ce qu'est une vie d'esclave.

Sur les planches de la manufacture des Abbesses, Souria Adèle présente au public le premier témoignage d'une femme esclave. L'ouvrage, publié en 1831, quelques années à peine avant l'abolition de l'esclavage au Royaume-Uni, constitue un vibrant plaidoyer en faveur de la liberté et de la dignité. « C'est peut-être cela, la grande leçon de Mary Prince, a indiqué Louis-Georges Tin. Elle a été affaiblie, accablée, mais non pas avilie. Ce sont les maîtres qui se sont comportés comme des bêtes. Elle, n'a jamais perdu sa dignité. Et c'est tout le talent de Souria Adèle que le révéler », a conclu le président du CRAN.

On connaissait « Marie-Thérèse Barnabé de France, négresse de France ». On retrouve Souria Adèle dans un rôle à l'opposé, un rôle dramatique cette fois, une épreuve tragique. Intensité, émotion, sobriété, on comprend pourquoi Souria Adèle a choisi de nous raconter l'histoire de celle qui, en 2012, est devenue héroïne nationale aux Bermudes. Et l'on sort de la salle des Abbesses, bouleversé et désireux de partager son émotion avec tous ses amis...